

**Document de travail à ne pas citer, diffuser ou publier hors du séminaire  
« Questions de recherche »**

Projet scientifique collectif et interdisciplinaire

12 décembre 2019

**Bêtes, femmes et sauvages  
La construction des identités, entre objets de savoir et sujets de droit  
(XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)**

Fabrice Brandli

*Hypothèse de travail*

L'hypothèse du projet de recherche est la suivante : les femmes, les peuples extra-européens et les animaux ont été pensés dans la longue durée de l'histoire occidentale comme des objets passifs mobilisés dans des champs de savoirs multiples qui ont cependant en commun d'obéir le plus souvent au principe de subordination de la nature à la culture. La naturalisation des femmes, des « sauvages » et des « brutes » s'est opérée à la faveur d'un ensemble hétérogène de discours et de pratiques dont l'historicisation transversale reste en grande partie à faire. Un tel processus s'est déployé dans l'articulation étroite entre des dispositifs épistémologiques et des dispositifs politiques de domination fondée sur la distinction entre objets de savoirs et sujets de droit.

Cette ligne de partage, mouvante dans ces formulations historiques, renvoie *in fine* aux modalités de la construction de la frontière anthropologique qui distingue le propre de l'homme – généralement assigné aux définitions de genre, de « race », de culture, de civilisation – du monde des non-humains. Il faut reconnaître ici la synonymie entre naturalisation et animalisation : c'est au gré de la plus ou moins grande proximité supposée avec les caractéristiques animales que les femmes et les peuples autochtones sont tout à la fois identifiés et disqualifiés dans un système de domination qui emboîte ordre naturel, ordre social et ordre politique – non sans résistances ni contradictions. Du côté de l'animalité règnent la matière, la sensibilité, l'irrationnel, la sexualité, la nature, les femmes, les sauvages. Du côté de l'humanité triomphent la raison, l'esprit, la culture, la domestication, la société, la civilisation de l'homme blanc.

*Enjeux : domestication, exploitation, élimination*

Admettre que naturalisation et animalisation ont partie liée revient à s'interroger sur les types de contraintes que suggère une telle association. En résumé, l'assimilation de l'une à l'autre implique trois perspectives principales, sans préjuger d'autres pistes de réflexion émanées des futures équipes de recherche : la domestication, l'exploitation et l'élimination. Dans le premier cas, il s'agit d'interroger la relation entre domestication et processus de civilisation. La domestication contribue-t-elle à la modélisation de la discipline sociale des corps et des affects qui caractériserait la dynamique culturelle de l'Occident ? Participe-t-elle de la formation des discours et des pratiques relatives au bon gouvernement des hommes et des choses en fonction desquels s'instituent les rapports de domination ? Dans le second cas, l'exploitation renvoie aux rapports sociaux structurés par le travail productif. De

l'esclavage au travail salarié, l'imaginaire de la bête de somme répond aux conditions sociales de la production des richesses où se répliquent les asymétries racialisées, de genre et d'espèce. Peut-on concevoir le travail comme le « fait social total » qui organise selon des logiques comparables l'exploitation et la domination des peuples colonisés, des femmes et des bêtes ?

À cette première dimension, il faut encore ajouter la spécificité du travail reproductif qui singularise la fonction sociale des femmes comme mères, à la croisée des systèmes de parenté et du domaine de l'économie politique. La maternité comme fonction animale à vocation sociale, économique et culturelle s'inscrit dans le répertoire des questions biopolitiques que soulève le projet, dans la suite des discussions qu'avait provoqué le programme FNS/Sinergia « *Lactation in History* ». Dans le troisième cas, l'animalisation comme forme de naturalisation conduit à l'élimination des éléments indésirables du corps social. De la caricature au pamphlet, du traité de controverse théologique aux pratiques populaires du lynchage, de l'anthropologie criminelle aux programmes idéologiques génocidaires, l'animalisation justifie le passage à l'acte puisque seule la dégradation hors de l'humanité pleine et entière autorise l'élimination sociale.

En fonction de ce qui précède, on comprend mieux pourquoi les mouvements de libération des femmes (parmi lesquels il faudrait peut-être distinguer les écoféminismes), les luttes anticoloniales puis postcoloniales et l'antisépécisme – plus particulièrement dans sa dimension juridique – se donnent si souvent à penser comme les diverses formes contemporaines de la même revendication d'agentivité, d'accès au statut de sujet autonome doté de droits inaliénables, tout en portant la critique sur le rapport occidental entre nature et culture. Déconstruction des processus de naturalisation, critique de l'universalisme genré, ethnocentré et anthropocentré, redéfinition des réseaux complexes qui unissent humains et non-humains, réflexion sur les conditions d'appartenance à la communauté politique (contrat social) en fonction de pré-requis naturalistes : à l'intersection des débats politiques actuels et des travaux parmi les plus récents en sciences sociales et humaines, ce projet noue autour des figures transversales des femmes, des peuples colonisés et des animaux les enjeux communs pour la construction d'une histoire collective des identités hybrides, de l'altérité, des corps et des modes de domination constitutifs du « grand partage » entre nature et culture.

#### *Genèse du projet*

Encore faut-il préciser que le projet présenté succinctement ici a une double origine. Il est d'abord le résultat de l'article « Animaux » que j'ai publié en 2016 dans le *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, dirigé par Bronislaw Baczko, Michel Porret et François Rosset. En s'intéressant à l'imaginaire utopique moderne, cette contribution a identifié sous la forme d'un petit essai quatre directions de recherche : le végétarisme comme diététique éthique qui signale l'idéal de la coexistence pacifique entre les espèces ; les discours sur l'âme des bêtes comme lieu d'expérimentation d'une forme de scepticisme ; le rapport démiurgique à la nature sous la double forme de l'exploitation et de l'expérimentation ; la figure de l'hybride entre histoire naturelle et domination coloniale, introduisant à cette occasion la question du monstre. Persuadé que les récits utopiques, au gré de leur diversité dissimulée sous l'aspect stéréotypé du schéma narratif, offrent un corpus pertinent pour penser la construction complexe du rapport entre nature et culture, et plus généralement les représentations de l'altérité sur fond d'expansion coloniale de l'Europe, j'ai voulu prolonger ma recherche avec le projet d'un livre actuellement en cours d'élaboration et dont voici l'architecture :

## Bêtes et monstres dans l'imaginaire utopique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle)

### INTRODUCTION

*Imaginaire de l'altérité*

*De l'exploration et à l'exploitation*

*La bête, la femme et le sauvage*

### I - SAVOIRS

*L'âme des bêtes*

*Prodigalité de la nature, histoire naturelle*

*Expérimentations*

### II - COMMUNAUTES

*Manger chair*

*Domestiquer*

*Pastorale*

### III - RESISTANCES

*Férocité de la nature*

*Altérités monstrueuses*

*Dénaturation, marginalisation, élimination*

### CONCLUSION

*Les utopies, lieux expérimentaux du naturalisme*

Le projet doit également beaucoup aux discussions et aux travaux des étudiant.e.s lors des séminaires que j'ai consacrés depuis 2014 aux animaux comme objets et sujets d'histoire. Cet enseignement a abouti à l'organisation d'une journée d'étude des étudiant.e.s en master d'histoire moderne, le 3 mai 2017. Intitulée « Des animaux et des hommes. Théories, normes et pratiques (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle) », elle a bénéficié de la contribution bienveillante et stimulante du prof. Éric Baratay. Ce dernier a d'ailleurs proposé un article sur les usages symboliques du cheval durant la Grande Guerre qui s'ajoutera aux travaux des étudiant.e.s actuellement en cours de publication aux éditions Georg sous le titre encore provisoire de *Des bêtes et des hommes. Présences animales et sociabilités hybrides (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, dont la parution est prévue pour le printemps 2020.

### *Histoire et interdisciplinarité*

L'analyse de la construction occidentale du dualisme entre nature et culture, puis de ses conséquences dans l'assignation des identités sociales, culturelles, racialisées et de genre n'est pas nouvelle, même si ces effets peuvent sembler encore limités dans le champ de l'histoire, tout particulièrement francophone. De fait, elle soulève une série de problèmes qui questionne la division traditionnelle des savoirs comme une invitation au dialogue interdisciplinaire. À la croisée des *Gender Studies*, des *Science Studies*, des *Animal Studies* et des *Postcolonial Studies*, le projet « Bêtes, femmes et sauvages » suggère de mener la réflexion de manière transversale à partir des enjeux politiques contemporains que soulève le partage entre objet de savoir (Bruno Latour parle d'objet de laboratoire) et sujet de droit.

Dès le milieu des années 1960, le dialogue entre Georges Canguilhem et Michel Foucault place le savoir naturaliste et la « connaissance de la vie » au cœur des enjeux épistémologiques où se noue le rapport entre nature et culture, entre les corps et le politique, entre le savoir et le pouvoir, « savoir des identités, des différences, des caractères, des équivalences, des mots » (M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 398).

À ce titre, l'histoire, la sociologie et l'anthropologie des sciences ont été le lieu privilégié d'édification théorique des démarches critiques sur les conditions de la modernité occidentale. C'est particulièrement vrai à considérer par exemple l'apport décisif de Donna Haraway à partir de la fin des années 1970, apport qui structure en partie le projet que je défends. En désignant l'essentialisme et la naturalisation des corps comme condition de domination, Haraway a été la première théoricienne systématique de l'hybridation (la métaphore du cyborg) au gré d'une pensée attentive aux corrélations entre féminisation, animalisation et racialisation. Dans une perspective d'analyse critique du libéralisme contemporain qui prétend justifier les inégalités en nature, elle a interrogé les protocoles expérimentaux – notamment en primatologie – à la faveur desquels « le principe politique de la domination se voit transformé en principe scientifique de légitimation de la dominance, propriété naturelle pourvue d'une base physicochimique » (*Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, trad. fr., Paris, J. Chambon, 2009, p. 43). En conséquence, c'est toute une philosophie politique de la nature qui doit être historicisée à l'heure où les limites et les contours du vivant ne revêtent plus la franche lisibilité que l'ontologie naturaliste lui avait prêtée. On invoquera alors les contributions conceptuelles de Philippe Descola et de Bruno Latour dont les travaux ont favorisé la déconstruction de la distinction occidentale entre culture et nature. C'est à partir de cette distinction que s'est opérée, selon Latour, la séparation entre la représentation scientifique des non-humains et la représentation politique des citoyens, plaçant les « brutes », les femmes et les « sauvages » dans une position de subordination, êtres plus ou moins hybrides, plus ou moins monstrueux, plus ou moins objectivés, plus ou moins à distance de la subjectivité politique.

### *Corpus*

Proposer une perspective de recherche interdisciplinaire arrimée aux débats scientifiques et politiques contemporains implique d'ouvrir l'enquête sur la longue durée historique aux corpus de sources les plus variés. À titre indicatif, et forcément très limité, les traités d'histoire naturelle puis les théories biologiques dès le XIX<sup>e</sup> siècle se prêtent volontiers à l'interprétation critique des processus croisés d'identification genrée, racialisée et de spéciation. Il en va de même pour les productions pratiques et théoriques de la médecine humaine et animale (de la médecine humorale à l'anatomie clinique en passant par l'art vétérinaire), tandis que les discours théologiques, métaphysiques, philosophiques et juridiques organisent les régimes de croyance et fournissent l'outillage conceptuel indispensable à la naturalisation des identités anthropologiques, à la consécration d'un ordre des différences et des ressemblances. Naturalisation et interculturalité expriment également leurs rapports complexes dans les relations de voyage alors que l'immense continent discursif subsumé sous le terme de littérature multiplie les énoncés de l'imaginaire des corps sexués, animalisés et racialisés. Femmes, peuples extra-européens et animaux conjointement à l'épreuve de l'art à l'ère anthropocène (Giovanni Aloi) : la question esthétique aux frontières de l'animal est un enjeu contemporain qui mérite à son tour d'être étudié sur la longue durée, depuis les formes esthétiques qui traduisent les conceptions dominantes de

l'ordre naturel (*i.e.* social, politique et symbolique), jusqu'aux représentations complexes de l'hybridation comme expression de la « monstruosité » interspécifique, intersexuée et métisse. C'est enfin l'histoire de la disciplinarisation des savoirs qui doit être revisitée. L'histoire des savoirs anthropologiques offre à cet égard de nombreuses pistes de réflexion pour penser de manière coordonnée l'assignation des femmes, des peuples colonisés et des bêtes à distance variable de l'homme perfectible (Bertrand Binoche) et de l'homme altéré (Claude-Olivier Doron). Dans tous les cas, il s'agira d'identifier ces discours comme autant de « savoirs situés », saisis dans la capillarité des réseaux sociaux, institutionnels, culturels, politiques, etc., où se trouvent impliqués les actrices et les acteurs historiques. Dans cette perspective, discours, dispositifs techniques et pratiques sociales sont indissociables.